

aux écoles modèles ou élémentaires subventionnées par l'État.

"M. Masson a donné trois avis de motion importants:

"Le premier, pour obliger les institutions de mentionner dans leurs rapports les punitions corporelles impliquées aux enfants, leur nature et leurs causes; le second, pour défendre aux professeurs de solliciter ou d'accepter aucune souscription pour eux ou pour les institutions elles-mêmes; le troisième, pour permettre au surintendant ou autre officier nommé par le comité catholique du conseil de l'instruction publique de visiter et inspecter les collèges classiques et autres maisons d'éducation qui reçoivent des subventions du gouvernement.

"Mgr Bégin paraît avoir si bien compris la nécessité de ces brevets de capacité pour les instituteurs qu'il a donné un avis de motion à l'effet que les filles qui fréquentent les couvents puissent subir leur examen entre seize ans et dix-huit ans. C'est dans le but de permettre aux jeunes filles qui se font religieuses de prendre des certificats de capacité."

Les membres du conseil de l'instruction publique trouvent étrange que le gouvernement n'ait pas encore nommé un laïque, depuis que Mgr Emard en fait partie.

MEA CULPA !

Encore un de ces romans anglais ou américains que nos singes du Saxon proclament moraux, inoffensifs et civilisateurs ! La trame en est bien simple; le dénouement en est tragique et le style familier, voire même négligé. Nous l'étudierons rapidement.

Un noble russe prend avec sa fille la route de l'exil. Paris, où ils se réfugient, devient pour eux non pas un paradis terrestre, mais bien une terre de pauvreté et de privations. Avec un courage héroïque, la jeune fille fait vivre son vieux père. Un jour, grâce à un ami, un compositeur de musique, elle est mise en rapport avec un jeune peintre américain. Ils s'aiment et se promettent le mariage. Pendant que le peintre, retourné aux États, essaie de se créer une position indépendante, un prince russe, de passage à Paris, fait entrevoir d'abord à l'exilé l'espoir du pardon, l'obtient, en effet, du czar, mais la condition expresse est la main de sa fille. Pressée par les sollicitations de son père et vaincue par son dévouement pour lui, Monica, c'est son nom, consent à un mariage qu'elle abhorre. C'est le malheur : le prince est brutal et elle ne lui donne jamais son cœur. Un jour, à Londres, elle fait la rencontre de l'artiste américain, l'initie à son infortune et lui demande de la défaire de son mari. Un duel s'ensuit, dans lequel le prince est tué. Mais au moment où le bonheur semblait leur sourire, l'Américain coupe court à ses remords en commettant le suicide, et la malheureuse Monica meurt d'une maladie incurable.

Quant à la thèse mise en action dans ce roman, savoir, qu'un mariage d'intérêt est une infortune et souvent un crime, nous sommes loin de la condamner comme fausse ou inopportune. Dans les hautes sphères sociales de l'Europe, il arrive trop souvent qu'un titre ou une fortune soient prisés bien plus haut qu'un grand cœur ou une intelligence d'élite. Mais il nous fait peine de voir cette fille d'un père malheureux être condamnée à expier par une vie misérable son obéissance et son dévouement à l'auteur de ses jours : n'est-ce pas là saper d'un seul coup la confiance en une juste Providence et en la sagesse d'avis paternels ? Certes, nous n'ignorons point qu'il se rencontre des parents assez dénaturés pour mettre les *convenances sociales* au-dessus des sentiments justes et naturels de leurs enfants. Mais

pourquoi faire la règle de l'exception, et pourquoi le faire dans un cas comme celui-ci, où le père est lié envers sa fille par les obligations de la plus élémentaire reconnaissance ? L'auteur américain de ce roman aurait beau dire que ce père est un noble et un Russe ; il ne ferait que montrer plus clairement les préjugés auxquels il a obéi aveuglément dans tout le cours de son livre.

J'ai dit *préjugés* ! et en le disant, je n'ai exprimé que faiblement ma pensée. Il y a longtemps qu'on a dit : "Grattez le Russe et vous trouverez le Cosaque" ; il y a plus longtemps encore qu'on a travesti les caractères des nobles, et beaucoup plus longtemps encore qu'on s'est acharné à scier les pieds de toute supériorité. Au moucheron revient de droit la maigre consolation de torturer l'éléphant, comme au chien de poche celle de japper contre le Terre-Neuve. Il en est ainsi partout et toujours : l'éléphant écrase avec mépris l'ennuyeux volatile et le Terre-Neuve passe sans même honorer d'un regard son hargneux ennemi.

Ainsi, sans doute, ferait le Russe qui lirait ce livre. Mais pour le critique, il en est autrement, et il ne peut, sans protester, voir cette calomnie organisée contre une classe et une nation. Les Russes, c'est vrai, ont été et sont encore durs et cruels envers les Polonais ; mais de là à être tels dans leurs familles, il y a loin, bien loin. Est-ce que l'Anglais a été plus tendre pour l'Irlandais ? Et pourtant, qui ne partirait d'un immense éclat de rire en lisant dans un roman français que le *lord* anglais est un ogre dans sa maison ? Dans ce roman, il y a deux personnages en présence : un prince russe, vantard, grossier, brutal, éhonté, et un artiste américain, modeste, bien élevé, dévoué et irréprochable : nous ne dirons point de changer les termes de la thèse pour arriver au vrai, mais nous ne craignons pas d'être démenti si nous affirmons à ceux qui connaissent intimement les deux nations que la vraie noblesse du cœur se trouve plus souvent parmi les fils des Boyards que parmi les descendants des réfugiés anglais.

Pourrait-on me dire comment l'écrivain américain peut, sans rougir, à temps et à contre-temps, représenter son peuple comme le plus parfait de la terre ? Affaire d'évolution, sans doute !

Il y a, dans ce roman, un personnage vraiment intéressant et fidèlement peint : c'est le compositeur. Artiste jusqu'au bout des ongles, spirituel à croquer, simple et insouciant comme un enfant, il se montre partout généreux, dévoué et fidèle. Son bon cœur lui révèle d'instinct les dangers d'une situation et son esprit droit lui inspire toujours les meilleurs avis. Avec cela qu'il est assez extravagant pour intéresser, et non pas jusqu'au point d'être ridicule. J'avouerai avoir ri de bon cœur au récit d'un souper improvisé servi par lui dans son cabinet d'artiste, et mieux encore lorsque l'auteur me l'a présenté allant au théâtre, affublé d'un vieil habit de capitaine en retraite, ennuyé des saluts militaires qu'il reçoit à droite et à gauche sur sa route et effrayé d'être arrêté. Son caractère, soutenu jusqu'au bout et irréprochable, fait voir chez l'auteur des aptitudes pour le véritable roman. Que ne s'applique-t-il à les développer et que ne laisse-t-il de côté le genre hasardé et faux auquel il soumet ses autres personnages !

Une jeune fille est dévouée jusqu'à l'héroïsme. Elle immole à son père vanité, attraits, affections. Mue par le même sentiment, elle contracte un mariage de conve-